

Porto Alegre, «l'internationale citoyenne en gestation»

Edgar Morin aime à se définir comme un «braconnier du savoir». Depuis cinquante ans, il s'intéresse à la complexité croissante de la connaissance scientifique et à ses interactions avec les questions humaines, sociales et politiques. Sociologue de formation, il refuse d'être limité à sa première discipline et préfère embrasser au CNRS, où il est directeur de recherche émérite, un champ de connaissances plus vaste: philosophie, économie, politique, écologie ou encore biologie... Il s'efforce de tout penser ensemble car, à ses yeux, il n'y a pas de pensée qui corresponde à la nouvelle ère planétaire. Nous continuons à segmenter, séparer, compartimenter, isoler, là où il faudrait au contraire relier. A situation mondiale, réponse mondiale, plaide Edgar Morin d'ouvrage en ouvrage. Il était donc logique de l'interroger sur la confrontation des sommets de Davos et de Porto Alegre.

Que vous a inspiré la tenue simultanée du forum économique de Davos en Suisse et du premier forum mondial de Porto Alegre au Brésil? Ces deux dernières années avec les événements de Seattle en 1999, Prague et Nice en 2000... sont-elles de celles qui marquent l'histoire?

Le face-à-face a commencé fin 1999 à Seattle d'une façon assez improvisée. Quelque chose de nouveau s'est produit. Les opposants à la mondialisation néolibérale se sont rendu compte qu'à problème mondial, la réponse ne pouvait être que mondiale.

A Porto Alegre, il y a eu effort pour passer des refus à des propositions de portée planétaire. La possibilité d'une alternative avait disparu avec l'effondrement de l'URSS qui fut aussi l'effondrement d'un modèle dit socialiste. Le modèle social-démocrate, de son côté, était arrivé depuis longtemps à épuisement. Les opposants au néolibéralisme économique ne pouvaient que critiquer sans pouvoir proposer rien d'autre que la «re-fermeture» souverainiste. Cette idée régressive, voire réactionnaire, était d'autant plus bizarre qu'elle était

défendue par certains héritiers de l'internationalisme. Comme on le sait, il ne suffit pas de critiquer de façon pertinente le cours mondialisateur actuel, il faut proposer. En fait, Porto Alegre annonce la recherche d'une voie. Sa vertu est de ne pas prétendre connaître la solution, mais de vouloir l'élaborer.

Peut-on encore parler d'une antimondialisation?

Ce terme vaut seulement pour les souverainistes intégraux. Si une vague antimondialisatrice a déferlé à Seattle, la vague qui en est issue est celle d'une autre mondialisation qui veut prendre corps. En fait, depuis le début de l'ère planétaire, qui commence avec la conquête des Amériques, il y a deux mondialisations en une, formant double hélice, inséparables et antagonistes. La première a mis en relation de plus en plus étroite toutes les parties de la planète, mais c'est par la conquête, la colonisation, l'esclavage. L'autre mondialisation commence en même temps avec l'humanisme du prêtre dominicain Bartolomé de Las Casas qui fait admettre en 1542 aux théologiens espagnols que les Indiens sont des êtres humains bien que non visités par le Christ. C'est Montaigne reconnaissant que toutes les civilisations ont leurs vertus. Puis, c'est l'essor des idées humanistes reconnaissant en tout humain un égal, avec les idées de liberté, des droits de l'homme, de droit des peuples. C'est l'aspiration formulée par Victor Hugo aux États unis du monde. Ce sont les idées fraternelles des internationales socialistes. Or, les peuples soumis et colonisés n'ont pu s'émanciper politiquement qu'en s'emparant de ces idées. A la fin du XX^e siècle, la seconde mondialisation a pris son essor avec les mouvements humanitaires et ONG comme Médecins sans frontières, Amnesty International, Survival International, Greenpeace...

Porto Alegre constitue un moment nouveau de cette

seconde mondialisation. Il réunit en lui les prises de conscience des problèmes de vie et de mort pour l'humanité (arme nucléaire, avilissement de la biosphère), de la dégradation sous l'effet du développement techno-économique des qualités au profit des quantités, avec tous les risques nouveaux (vache folle désormais mondialisée, OGM, etc.), des effets inhumains de ce

que l'on continue ici à appeler «développement», avec l'accroissement des inégalités, le gigantisme des mégapoles, la ghettoïsation des banlieues, la désertification des campagnes; il dénonce les effets inhumains du déchaînement du profit capitaliste à l'âge des multinationales et des mafias planétaires. On commence à voir les liens d'interdé-

«Il ne faut pas diaboliser Davos. Il y est entré la conscience

*Pour
Edgar
Morin
Davos
et Porto
Alegre
incarnent
les deux
visages
de la
mondia-
lisation,
insépa-
rables
et anta-
gonistes.*

pendance entre la «malbouffe», l'industrialisation de l'agriculture, la dégradation de la qualité de la vie, le déchaînement du profit. C'est un pas en avant vers une prise de conscience d'une communauté de destins terrestres. Ainsi il faut comprendre qu'il y a deux visages de la mondialisation, l'un qui est purement technique, économique, fondé sur le profit. Et l'autre qui prépare une citoyenneté planétaire, et élabore une conscience d'appartenance à une patrie qui est la terre. La conscience qui est en gestation à travers ces mouvements, élabore une internationale citoyenne qui devrait nous conduire à civiliser la terre en une «société monde».

Quelle est la différence entre cette internationale citoyenne et les autres?

La différence fondamentale est que les internationales du passé ignoraient les réalités nationales. Elles pensaient que la nation était une mystification au service des classes dominantes (les prolétaires n'ont pas de patrie). Or, la réalité nationale s'est révélée si forte que les deux grandes internationales ont été englouties dans les nationalismes. . . Aujourd'hui, une citoyenneté planétaire doit succéder aux anciens internationalismes abstraits, sans nier les nations concrètes. Le mal contemporain n'est pas la nation, c'est le nationalisme qui refuse toute instance collective supérieure pour traiter les problèmes qui dépassent les cadres nationaux et ignore les besoins vitaux de l'humanité. Nous pouvons et devons avoir une identité citoyenne plurielle: citoyens de notre nation, citoyens européens en ce qui nous concerne, enfin citoyens de la Terre-Patrie. Nous avons ainsi des patries concentriques s'intégrant les unes dans les autres: c'était le lien entre patriotisme terrestre et patriotisme national qui manquait à l'internationalisme.

Comment qualifier les deux mondialisations?

D'un côté, une mondialisation techno-économique installée, institutionnalisée bien organisée, animée par une pensée plus ou moins homogène dite «unique». De l'autre, une mondialisation qui hérite de courants très divers, mais non encore organisée. Et qui va se heurter justement à des difficultés d'organisation. La première est entrée en crise. Elle a ses modérés, elle cherche des formules de régulation, elle essaie d'introduire en elle, du moins en paroles, des valeurs humanistes (lutte contre la pauvreté). La deuxième est à l'état bouillonnant, et elle doit faire le lien entre les grands courants humanistes et sociaux du passé avec les problèmes nouveaux du XXI^e siècle. La première suppose qu'il ne peut y avoir de société meilleure, que la nôtre n'a pas d'autre finalité que le développement techno-économique lui-même. La seconde porte en elle l'aspiration à une société meilleure. La première est animée par la morne pensée techno-

*d'une
nécessaire
régulation de
l'économie
mondiale, et
la "pensée
unique" tend
à y devenir
plurielle.»*

cratique avec son aveuglement à tout ce qui échappe au calcul, la seconde porte virtuellement en elle les riches courants émancipateurs du passé: humanisme, démocratie, socialisme.

Il ne faut pas pour autant idéaliser Porto Alegre. Il ne s'y est pas encore dégagé ce que j'appellerais une politique de civilisation pour la société-monde. Il y a des risques de noyautage par des éléments qui ne se sont pas désintoxiqués du fanatisme et des illusions de leur passé. Il y a des risques de désintégration sous les besoins contradictoires des différents continents.

D'un autre côté, il ne faut pas diaboliser Davos. Il y est entré la conscience d'une nécessaire régulation de l'économie mondiale, et la «pensée unique» tend à y devenir plurielle. Je crois qu'à l'avenir il y aura une dialectique des antagonismes, comme ce fut le cas en Europe occidentale au dernier siècle où le conflit entre le parti du travail et le parti du capital a abouti à l'Etat protecteur. Mais cette fois il faudrait arriver à une société-monde civilisée.

Partagez-vous le sentiment qu'il n'y a plus de grand projet, ni d'idéologies?

Il est là le grand projet: sauver l'humanité, civiliser la terre. Cette idée n'est pas techniquement utopique vu la formidable extension du réseau de communication planétaire. Et c'est pour ça qu'il y a des éléments embryonnaires pour une société-monde. Mais il manque la conscience politique et la conscience d'appartenance citoyenne à la Terre-Patrie. Les histoires de fin d'idéologies sont des sornettes. Les êtres humains ont toujours besoin de mythe, d'idéologie. Le tout est d'avoir des bons mythes, des bonnes idéologies et non pas des mythes trompeurs. L'idéologie communiste est belle et juste, elle demandait la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais cette idéologie a été au service d'un régime d'exploitation de l'homme par l'homme. Les aspirations qui ont animé aussi bien le socialisme démocratique que le communisme, sont des aspirations qui renaissent sans cesse: c'est plus de liberté, plus de réalisation de soi-même, plus de fraternité, moins de contraintes, moins d'injustices.

Le civisme planétaire ne met-il pas en évidence une contradiction entre la réalité de la mondialisation économique et l'irréalité d'une politique mondiale pourtant nécessaire?

Nous sommes dans un commencement et toute idée réaliste semble irréaliste à ses débuts. Il faut qu'elle se propage, s'enracine, devienne une idée-force. Il peut y avoir accélération avec la prise de conscience des périls. Quand on a pris conscience du réchauffement de la planète, il y a eu trois réunions au niveau politique, Rio (1992), Kyoto (1997) et La Haye (2000). Si elles ●●●

●●● n'ont pas abouti aux décisions nécessaires, c'est que la conscience du péril est encore insuffisante.

Pourquoi n'usez-vous jamais du mot révolution?

D'abord parce que le mot de révolution a été pollué et sali par les forces d'oppression qui s'en sont servi. Ensuite parce que le mythe révolutionnaire «*du passé faisons table rase*» conduit à la barbarie. Il faut lier révolution et conservation. Si l'on veut sauver l'humanité, il faut tout changer, disait Jaspers au lendemain d'Hiroshima. Si on veut changer le monde, il faut puiser dans tous les trésors de la culture du passé. Il n'y a pas de conservation sans révolution. Il n'y a pas de révolution sans conservation.

Ne pensez-vous pas que l'état de chaos est l'état normal du monde?

Certes, on ne peut imaginer un monde de pure harmonie sans conflits, sans désordre. Mais le chaos actuel porte en lui une possibilité de genèse d'un monde nouveau comme une possibilité de destruction et de régression. Et cela d'autant plus que nous avançons en aveugle et de plus en plus rapidement. Le vaisseau spa-

tial Terre est un Titanic propulsé par quatre moteurs connectés les uns aux autres: la science, la technique, l'industrie et l'économie, elle-même liée au profit. La science s'est alliée étroitement à la technique et elle a produit des pouvoirs gigantesques qui échappent aux contrôles des scientifiques eux-mêmes. La science qui sert au meilleur et au pire ne sait pas où elle va, elle n'est contrôlée ni par l'éthique ni par la politique. Il n'y a pas que la malbouffe, il y a aussi la malscience. La technique sert au meilleur et au pire. L'économie est pro-

pulsée en aveugle par le profit. La politique au sens traditionnel est entièrement sclérosée et hyper-myope. C'est pourquoi il faut régénérer la politique et la lier à une éthique. Nous en sommes très loin.

Où trouver l'espoir?

Dans le nouveau commencement qui s'opère, dans la vitalité qui bouillonne dans les entrailles de nos sociétés, dans les forces de régénération politique et sociale qui sont à l'état naissant. Dans la conviction que «*là où croît le danger croît aussi ce qui sauve*», comme le dit le poète Hölderlin. Enfin et surtout sur la possibilité de

plus d'intelligence et plus de conscience. Aujourd'hui, la bataille se mène sur le terrain de l'esprit. L'esprit n'est pas qu'une superstructure du cerveau, lequel n'est pas qu'une superstructure du génome: la preuve en est que l'esprit humain peut prendre le contrôle du génome et pourra demain le manipuler. L'esprit humain possède des pouvoirs qui peuvent être terrifiants s'il lui manque conscience et responsabilité. Mais s'il a cette conscience, il pourra surmonter des déterminismes qui semblent insurmontables. Il est devenu vital que nos esprits se hissent à la nouvelle conscience politique et planétaire et puissent prendre le contrôle d'un devenir aveugle. Le destin de l'humanité se jouera donc de façon décisive sur le terrain de la conscience et de l'intelligence humaine ●

Recueilli par

VITTORIO DE FILIPPIS

Edgar Morin est l'auteur de:

Terre-Patrie, 1996, Le Seuil, collection Points.

Introduction à une politique de l'homme, 1999, Le Seuil, éditions Points

Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur, 2000, Le Seuil.